Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 50

Artikel: Grands sauveteurs
Autor: Berthaut, Léon
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-255639

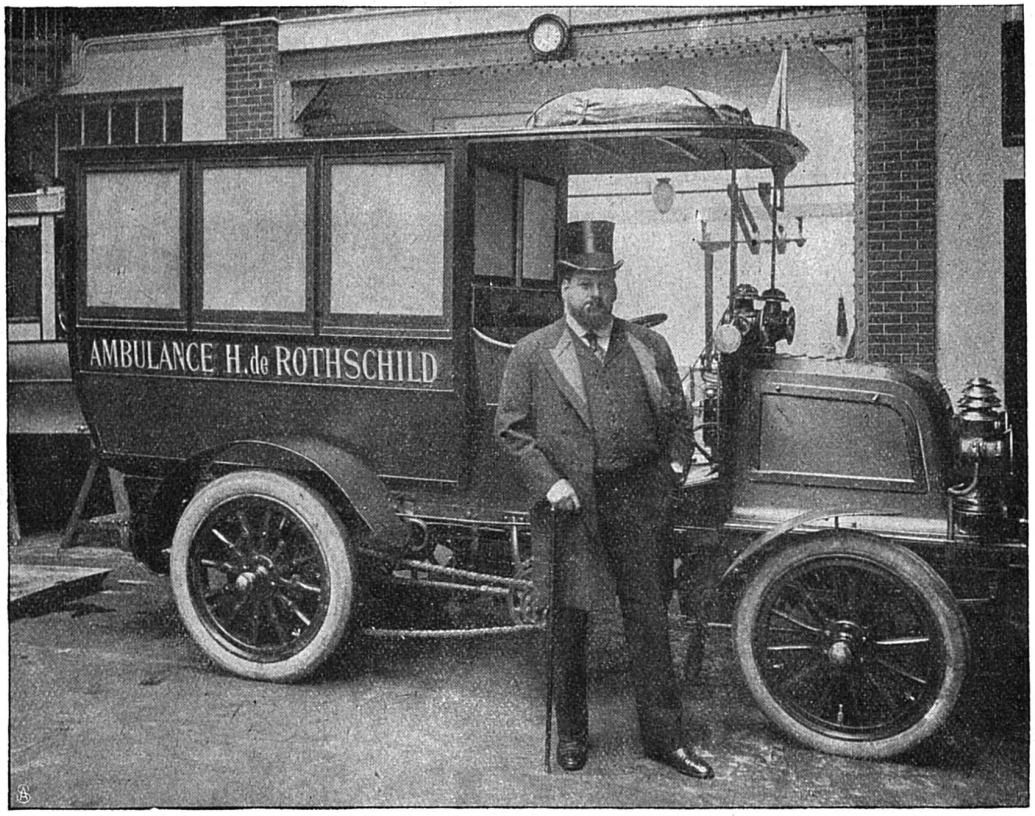
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Le Dr Henry de Rothschild avec sa voiture automobile pour transport de malades.

Plantes bizarres.

Parmi la flore si curieuse de Madagascar, on trouve les Néshentès, plantes offrant des feuilles arrangées en trappes et ressemblant aux pichets à bière. Dans le pichet, se trouve un liquide visqueux qui joue le rôle d'appât pour les insectes; quand l'un de ces animaux est capturé et englué, le couvercle du pichet s'abaisse et le liquide devient aussitôt acide et digestif. Les Néshentès absorbent complètement les bestioles et s'en nourrissent.

Un homme sans but est sans énergie; tout passe sans laisser de trace.

Le docteur Henry de Rothschild, membre de la famille parisienne des millionnaires, habile praticien en médecine et sportsman convaincu, vient de faire construire une voiture automobile pour transporter ses malades. Notre cliché représente l'ambulance H. de Rothschild avec son propriétaire.

GRANDS SAUVETEURS

L'autre dimanche, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la Société centrale de sauvetage fêtait ces héros que sont les patrons Boizard, Suffret, Goachet, Le Gabilleur, Jégou, et tant d'autres, dont on a pu lire les exploits dans les journaux et dans lesquels nous saluons l'honneur de la civilisation.

Mais, de même que l'on peut voir, dans ces solennelles assises, que la Bretagne — plus riche d'héroïsmes parce que plus souvent au péril — n'a pas le monopole des sublimes dévouements; il est bon de dire que toutes les provinces du littoral français ont donné à la France des sauveurs, dignes émules de ceux que nous venons d'acclamer.

Même sur les grands fleuves, aux heures des catastrophes, on a vu paraître des hommes égaux à ceux qui luttent au péril de la mer. Ainsi Jacques Fosse qui, pendant une inondation, assura le ravitaillement de 1500 personnes cernées par les eaux grondantes dans le cimetière de Valabrègues. Ainsi Lapicida, de Paris, qui, aidé de son terre-neuve, a sauvé tant de malheureux que lui-même n'en sait plus le nombre. Ainsi le père Lecœur, de Rouen, qui avait la spécialité, pour ainsi dire, du sauvetage des amoureux au désespoir, et Brune, de Rouen aussi, qui mourut à la trentaine, chevalier de la Légion d'honneur, ayant tiré de la Seine près de 100 personnes.

Mais il est naturel que l'attention se porte particulièrement sur les sauveteurs du littoral, parce que ceux-ci affrontent les plus redoutables puissances de l'infini.

A Calais et à Dunkerque, tout le monde sait les exploits des Gossin, des Lanwick, des Jannekeyn, pairs de ce Delannoy dont un rapporteur disait: „Il a contracté avec l'honneur, la bravoure et le dévouement, un mariage en bonne règle, et il est de ceux qui ne divorcent jamais."

A Fécamp, ce sont les Caron, les Neveu, les Cuvilliez, les Frèbourg, tout un groupe de familles chez lesquelles se lègue une tradition d'héroïsme.

A Trouville, vous rencontrez ce vieux lion de Postel, patron de bateau et gardien de phare, qui a sauvé plus de 100 hommes et qui, à quelqu'un modérant son audace: „Vous y resterez!" se contentait de répondre simplement : „ Que voulez-vous? Ce sera comme ça! Il faut bien que je fasse mon devoir."

Qui dira les prodiges accomplis par les équipages de Grandcamp, loin de la foule, sur la mer déserte? Et ceux du bateau de Barfleur, conduits par ce même patron Boizard, qui vient de triompher à nouveau, Boizard, ce tranquille Normand qui accomplit six sorties de sauvetage le même jour!

Les frères Le Rondel, nés à Regnéville (Manche), ont fait des tours de force extraordinaires. L'un, Gabriel-Louis, sauva 64 personnes. L'autre, officier de douanes, était un jour descendu, pour sauver un camarade, au bas d'une falaise à pic, et cela, suspendu à une corde faite de vêtements et attachée à une bayonnette plantée en terre. Qu'en dites-vous! Lui-même avouait que, malgré le gel, il était remonté couvert de sueur.

Hénon, de Dinard, mort à 39 ans, avait sauvé 50 personnes.

Gloanec, de Saint-Malo, sauva les 110 hommes d'une goélette de transport, en éteignant à lui seul l'incendie qui allait dévorer ces hommes paralysés de peur.

Le Mat, de Roscoff, cloué au lit par le rhumatisme, se leva pour armer le bateau et le conduire au péril. Au Pays des Trépassés, sur la pointe perdue de l'Armorique, Jegou arrache à la mort de nombreux équipages. A Audierne, Autret en sauve cinq le même jour. A Douarnenez, le brave Le Du s'est fait un émule de son propre fils. Suffret, sa femme et son fils ont été nommés la „Providence de Saint-Guénolé".

Pouplier, longtemps patron des sauveteurs bretons à Port-Navalo, est resté dix heures de suite sous la

foudre et la grêle, dans le vent et les vagues, pour tirer d'affaire un sloop en détresse.

Sur la mer de Biscaye, on a entendu le Basque Itarrizza répondre au commissaire, qui l'engageait à la prudence: „Vous prendrez soin de nos veuves et des orphelins."

Les deux Marseillais Edouard et Calixte Chaix ont rivalisé dans le sublime; l'un d'eux, Edouard, à lui tout seul, sauva plus de 200 personnes.

Ces hommes extraordinaires sont encore dépassés par le Havrais Dureau, roi des sauveteurs, titre qui vaut bien celui de roi des pétroles. On lui compte plus de 300 sauvetages distincts. Un jour, le poignard aux dents, il avait grimpé à bord d'un navire pirate, tué la sentinelle, roulé les panneaux d'écoutilles sur l'équipage endormi, et, tout seul, amené le bâtiment prisonnier. Ce coup d'audace, authentique, s'accomplissait en vue de Montevideo.

Admirez maintenant le plus beau trait d'héroïsme collectif. C'est le 26 mars 1882, en vue du Havre, sur le banc d'Amfard. Un canot de sauvetage, parti au secours d'un sloop anglais, a été culbuté; l'équipage est tout entier perdu... Cependant, si l'on essayait de sauver ces sauveteurs... Un autre équipage peut y rester aussi... Alors, quoi?... Ceci, tout simplement sous la conduite d'un patron, frère de l'une des victimes, dix autres braves s'élancèrent au-devant du destin... Ceux-ci, heureusement, purent échapper à la mort.

A côté de la France des guerriers, il y a celle des artistes, il y a celle des penseurs — mais il y a aussi la France des sauveteurs, et ceux-ci ne contribuent pas moins que les hommes illustres à sa plus réelle grandeur.

Léon BERTHAUT.

Un gros financier venait d'être pourvu d'un titre de baron. Son premier soin fut de commander un blason pour mettre sur sa voiture.

— Comment est ce blason? demanda quelqu'un.

— D'argent sur fonds d'autrui, répondit-on.

LA SAINT-MARTIN

L'oie de la Saint-Martin. — Une coutume populaire. — Oies et dindons. — Vieux dictons.

C'était samedi la Saint-Martin, une des rares fêtes qui soient restées populaires surtout dans les campagnes. Quelles sont les causes de cette popularité et remonte-t-elle au saint lui-même? Nous ne le pensons pas.

Celui-ci, qui fut d'abord soldat, puis devint évêque de Tours, n'a guère laissé dans les masses que le souvenir du partage de son manteau avec un pauvre, mourant de froid.

On connait l'histoire et la scène a été reproduite à l'infini. Ce fut, paraît-il, à Amiens qu'elle s'accomplit, auprès d'une des portes de la ville, dont il reste encore quelques ruines et sur laquelle on lisait naguère cette inscription qui fait peu d'honneur au poète:

Ici Martin en deux partagea son manteau,
Nous devons imiter son exemple si beau.

Mais si l'action fut noble, je répète qu'elle ne semble point être la cause de la popularité dont jouit encore la fête. La véritable raison est plus simple et plus prosaïque.

En effet, c'est tout simplement parce que dans les campagnes l'engraissement des oies est généralement achevé dans les premiers jours de novembre. Ce résultat obtenu, il est assez juste que la fermière et sa famille en tirent quelque satisfaction personnelle et consomment eux-mêmes l'une des volailles jeunes à point.

Dès lors, comme aux champs, on avait coutume de faire coïncider les festins avec les fêtes patronales et religieuses, et comme la Saint-Martin était la plus importante au début de novembre, on s'habitua à sacrifier l'oie ce jour-là et, peu à peu, la coutume devint générale.

Elle est extrêmement ancienne. En effet, dans les almanachs runiques qui indiquent de façon parfois si pittoresque les pratiques et les légendes des pays scandinaves, Saint-Martin est représenté la tête auréolée d'oies.

D'autre part, en Allemagne et dans le grand-duché de Holstein, certaines corporations qui se réunissaient au XVIe siècle, le jour de la Saint-Martin, recevaient une médaille portant à l'avers une oie et au revers le mot « Martinalia ».

Enfin nous indiquerons qu'au Moyen-Age, les rôtisseurs et marchands de volailles de Paris, qui s'appelaient « oyers », s'installèrent à proximité de l'abbaye Saint-Martin, aujourd'hui Conservatoire des Arts et Métiers, où les pélerins venaient nombreux le 11 novembre, fête du saint. « Leur commerce était surtout florissant à ce moment, écrit Sauval, en raison de l'habitude qu'ont les habitants de Paris, riches ou pauvres de rôtir une oie ce jour-là ».

La rue qu'ils habitaient s'appela d'abord rue des Oyers, puis rue aux Oux. Ensuite le nom se corrompit et elle devint la rue aux Ours, nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

De nos jours, l'usage de manger l'oie de la Saint-Martin est encore très répandu.

Il est peu de familles où l'un de ces volatiles ne soit pas sacrifié le 11 novembre ou, à défaut, le dimanche précédent ou suivant. Dans un grand nombre de villages, cela fut, pendant des siècles, l'occasion de ce qu'on appelait « le tir à l'oie ». Voici en quoi consistait ce divertissement barbare qui ne fut interdit que par la loi Grammont.

On attachait l'animal à un pieu, puis les jeunes gens du pays se bandaient les yeux et, armés de bâtons ferrés, cherchaient à frapper l'oie. Ailleurs même, on essayait de lui trancher la tête avec un sabre.

Ajoutons enfin que, depuis l'introduction du dindon en Europe, au XVIIe siècle, cet oiseau fait concurrence à l'oie dans nos repas de la Saint-Martin. C'est de là qu'est venu l'expression: « C'est le dindon de la farce (fête) », qui est arrivée, comme beaucoup d'autres, à ne plus exprimer aujourd'hui ce qu'elle signifiait autrefois.

Et puisque nous parlons des vieux dictons, nous terminerons en citant les quatres principaux qui se rapportent à la Saint-Martin:

Si l'hiver va son chemin,
Il commence à la Saint-Martin.
Le temps du jour de Saint-Martin
Est le temps commun de l'hiver.
A la Saint-Martin,
Rôtis l'oie,
Bois le bon vin.
A Saint-Martin bois le bon vin
Et laisse l'eau pour le moulin.

Par tout ce qui précède, on peut se rendre compte que Saint Martin mériterait d'être le patron des amis de la bonne chère, puisqu'on ne recommande, pour célébrer dignement sa fête, que de bien boire et de bien manger.

Georges ROCHER.

Le fil d'une bêche est d'or.
Qu'il n'y ait perte ou dommage.